

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear  
within the text. Whenever possible, these have  
been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

## PARAISSANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU &amp; CIE., ÉDITEURS

CENTS LE NUMÉR

### UNE VENGEANCE DE PEAU-ROUGE

SECONDE PARTIE.

IX

— Pourquoi donc cela, señor Casucho ? se regimba la grisette ; sur mon âme ! je ne sais ce qui me retient de lui faire avec mes tijeras des abreuvoirs à mouches sur sa plate figure ; répon-

— Il a raison ! déclara don Estevan.

— Comment vous, señor Casucho, vous vous mettez de son côté ? s'écria-t-elle avec un regard d'une expression tellement significative, qu'il aurait donné fort à réfléchir au véritable Masamora s'il avait pu le voir, mais qui laissa don Jose complètement indifférent.



... et elle leva sa main mignonne armée de ses redoutables ciseaux.

dras-tu Bellajo ! s'écria-t-elle en se tournant vers don Jose, foi de Concha qui est mon nom !... et elle leva sa main mignonne armée de ses redoutables ciseaux.

— Arrêtez, trop séduisante cigarera, s'écria don Estevan d'un air tragique, ne gâchez pas l'œuvre du Créateur en dessinant des croix sur l'intéressant visage de celui que vous aimez.

— Mais voyez si seulement il a l'air de s'émouvoir ! fit-elle avec un redoublement de fureur.

— Les femmes ne comprennent rien, dit don Jose en haussant dédaigneusement les épaules.

— Hein ? fit-elle.

— Il le faut, Conchita de mi alma, dit péremptoirement don Estevan, nous sommes en affaires pressantes, le plus léger retard peut en compromettre le succès.

— Allons donc, fit-elle, c'est tout simplement parce que le ribron m'a promis, il y a deux jours, quatre piastres pour acheter des boucles d'oreilles, et quo sans doute il les a perdues au monto comme toujours, chez le Tacano au Velorio du Callejon del Arco.

— Conchita, fit don Jose en se redressant avec dignité, heureux de savoir enfin où la colérique grisette voulait en venir, si vous m'aviez accosté d'une manière plus convenable, je vous

aurais prouvé déjà l'absurdité de vos soupçons, je suis un caballero et ma parole !...

— Ah ! oui, parlons-en de votre parole !...

— Encore ; fit-il en fronçant le sourcil.

— Voyons, compadre, na Conchita a ou tort, mais elle vous aime, ne lui gardez pas rancune, vous savez combien elle est vive !

— Certainement je l'aime, il le sait bien, le monstre, et si seulement.....

— Il vous donnait les quatre piastres, hein ?

— Pame ! voilà assez longtemps qu'il me les promet.

— Puisque vous vous répentez, Conchita...

— Je n'ai pas dit cela ! s'écria-t-elle vivement.

— Alors, n'en parlons plus ; venez, compadre, fit-il en se détournant.

— Eh bien, oui, je me répons, là ! es-tu content ? s'écria-t-elle en se jetant devant lui, et lui barrant le passage, ne m'abandonne pas ainsi, Masamora, mon chérubin !

— C'est attendrissant ! s'écria don Estevan, en essayant avec le dos de la main ses yeux parfaitement secs, vous ne pouvez résister à tant d'amour, compadre.

— Il faut donc céder ?

— Il le faut.

— Très bien, Conchita, je vous pardonne ; mais n'y revenez plus ; je suis un caballero, ces criailleries me fatiguent et nuisent à ma considération, je vous ai promis un quart d'once n'est-ce pas ?

— Oui, querido Masamora.

— Eh bien, ce ne sera pas un quart d'once que je vous donnerai, alma de mi vida, c'est une once tout entière.

— Quand cela, fit-elle avec ironie, l'année prochaine ?

— Non, répondit-il avec un geste superbe, tout de suite !

— Oh ! oh ! fit-elle encore inorédule, voilà ce qu'il faudrait voir.

Don Jose haussa les épaules sans répondre ; il retira une bourse crasseuse de sa faja, l'ouvrit de façon à laisser voir qu'elle contenait plusieurs pièces d'or, et en retirant une once :

— Voilà, dit-il

La jeune fille prit la pièce d'or avec une surprise extraordinaire, évidemment Masamora ne l'avait pas habituée à tant de générosité.

— Oh ! fit-elle, tu es donc riche ?

— Je fais mes affaires, dit-il fièrement.

— Je ne t'ai jamais vu tant d'or à la fois ; pour sûr tu as tué un homme.

— Pas encore, répondit-il froidement ; allez, Conchita, et ne doutez plus de mon amour.

— Oh ! querido, fit-elle en prenant un air désolé, me laisseras-tu donc ainsi ?

— Comment voulez-vous que je vous laisse ?

— Dis-moi où je te reverrai ce soir ?

— Tu tiens donc à me revoir bientôt ?

— Je t'aime tant !

— C'est son cœur qui parle, dit don Estevan.

— C'est vrai, fit don Jose, ce soir à la sortie de la fabrique.

— Tu seras-là ?

— Devant la porte.

— Oh ! je ne te ferai pas attendre, querido de mi corazón, je me hâterai de sortir.

— Mon compadre et moi, nous te conduirons à souper avec nous.

— Bien vrai ?

— Conchita, dit don Jose d'un ton de reproche, je suis un caballero.

— C'est vrai, à ce soir, querido.

— A ce soir, alma mia.

— Adios, pérla de mi ojos ! dit don Estevan.

La grisette sourit, leur langa une coillado incendiaire, s'enveloppa dans son rebozo, et se faufilant à travers les groupes, elle s'éloigna vivement et ne tarda pas à disparaître.

— Ouf ! fit don Jose, lorsque les deux frères furent seuls, sans toi je ne me serais jamais dépatré.

— Oui, dit son frère en riant, il était temps que j'arrivasse.

— Quel charmant démon ! s'écria don Jose.

— Le fait est qu'elle est bien jolie ! reprit don Estevan ; comment ces affreux et sales leperos font-ils pour enjôler de si belles filles ?

— Affaire de contraste, sans doute.

— Du reste, fit don Estevan, cette affaire, assez bouffonne, a pour nous un grand avantage.

— Bah ! lequel donc ?

Dame ! pour que la charmante Conchita se soit trompée à nos déguisements, il faut qu'ils soient très-bien réussis.

— En effet, je n'avais pas songé à cela.

— Et j'en conclus, que si nous avons trompée la Conchita, à plus forte raison tromperons-nous ce hideux coquin de Prussien, comment s'appelle-t-il donc déjà ?

— Peters Batt.

— C'est cela même, il n'y verra que du feu.

— Hum il est bien habile.

— Si habile que soit un espion, et je dois constater que les Prussiens sont passés maîtres à cet ignoble métier, qu'ils ont élevé à la hauteur d'une institution, cependant, ils n'auront jamais dans le regard cette finesse et cette profondeur qui distingue la femme.

— C'est possible, d'ailleurs nous ne tarderons pas à savoir à quoi nous en tenir, si tu n'as pas changé d'idée.

— Non pas, s'écria vivement don Estevan, bien au contraire, je tiens plus que jamais à faire cette expérience.

— Ainsi, nous y allons ?

— Tout droit, laisse-moi faire.

— C'est convenu.

La Primera Monterilla est une des plus belles rues de Mexico.

Elle est exclusivement habitée par la classe riche de la société mexicaine, et renferme de très beaux hôtels.

Ce fut devant un de ces hôtels que s'arrêtèrent les deux pseudo-leperos.

Le guichet de la porte d'entrée était entre-baillé, Estevan le poussa, et les deux hommes entrèrent sans cérémonie dans la cour.

Mais à peine eurent-ils mis le pied dans le patio qu'ils furent arrêtés tout net par un grand diable de valet, ayant de l'or sur toutes les coutures, reluisant comme une chasse, et qui leur barra le passage.

— Eh ! dites donc, vous autres, s'écria-t-il, que demandez-vous ici ?

— Ce n'est pas vous, pour sûr, mon bonhomme, lui répondit don Jose en ricanant.

— Tâchez de vous en aller plus vite que cela, reprit le valet d'un ton bourru.

— Est-il assez reluisant ? fit don Estevan à son frère.

— Il a l'air d'une grosse cantharide, dit don Jose d'un air moqueur.

— Voulez-vous sortir, oui ou non ! s'écria le valet en blémissant de colère.

— Ah ça ! s'écria don Estevan en se redressant, as-tu fini tes insolences, drôle, hâte-toi de prévenir don Peters Batt que deux de ses amis désirent l'entretenir d'une affaire importante.

— Vous êtes amis du señor don Peters Batt ? s'écria le valet au comble de la surprise, et les examinant successivement des pieds à la tête.

— Apparemment, dit dédaigneusement don Jose.

— Et quand tu auras fini ton inspection, tu lui annonceras que deux caballeros, tu entends bien, les señores Casucho et Masamora.....

— Quels noms ! grommela le valet.

— Ce sont les nôtres.

— Et nous en sommes fiers.

— Hâte-toi de lui dire que nous l'attendons.

— Mais c'est que... fit le valet intimidé par tant d'aplomb.

— Assez ! fais notre commission, si tu ne veux pas t'exposer à être mis à la porte, dit superbement don Estevan.

— Ce qui pourra bien arriver si tu tardes trop, bribon, ajouta sévèrement don Jose.

Et, appuyant à l'improviste les deux mains sur ses épaules, il le fit pirouetter sur lui-même, en même temps que don Estevan appliquait au valet une rude bourrade dans le dos.

Le pauvre diable ahuri, s'élança vers le principal corps de logis de l'hôtel, furieux non seulement de ce qui lui arrivait, mais encore des rires moqueurs des autres domestiques témoins de sa mésaventure.

Les deux leperos allumèrent leurs cigarettes en toisant d'un air insolent les valets groupés à quelques pas d'eux.

Au bout de dix minutes, le valet revint l'air humble, l'échine basse.

— Si ces deux caballeros daignent pendant quelques instants, dit-il avec une politesse forcée, se reposer dans ce logement qui est le mien, le señor don Peters Batt les rejoindra dans quelques minutes.

Et en parlant, il désignait une superbe loge de concierge.

— C'est bien, dit don Estevan, conduis-nous, drôle.

Le valet ou pour mieux dire le concierge, car il remplissait effectivement ces importantes fonctions dans l'hôtel, marcha devant les deux hommes, et leur ouvrit la porte.

— Entrez, caballeros, dit-il.

Les deux hommes pénétrèrent dans une pièce somptueusement meublée, et, avisant deux fauteuils confortables, ils s'y installèrent sans attendre qu'on les y invitât.

Le concierge poussa un soupir étouffé, mais ne dit rien.

Quelques minutes s'écoulèrent sans qu'un seul mot fût échangé entre lui et ses étranges visiteurs.

Tout à coup la porte s'ouvrit et le Prussien entra brusquement.

Il était richement vêtu, avait l'air insolent, et semblait en proie à une sourde colère.

Il jeta un regard rapide autour de lui et d'un geste il ordonna au concierge de sortir.

Ordre que le pauvre diable se garda bien de se faire répéter.

Le deux leperos on soi-disant tels étaient demeurés vautrés dans leurs fauteuils, la cigarette aux dents et l'air gouaillur.

— Qu'est-ce à dire, mes maîtres, s'écria Peters Batt de son ton le plus insolent, que signifie cette incartade, comment osez-vous vous introduire ici ?

Les deux leperos ne semblèrent pas avoir entendu et continuèrent à fumer philosophiquement ;

— Entendez-vous, mes drôles ? s'écria-t-il en frappant du pied avec colère, c'est à vous que je m'adresse.

— Ah ! c'est à nous que vous vous permettez de parler ainsi ? dit don Estevan entre deux bouffées de fumée.

— Oui, reprit-il, c'est à vous.

— Ah ! Eh bien, je vous répondrai que nous ne sommes pas des drôles, entendez-vous à votre tour, señor Peters Batt ? et que nous ne savons pas pourquoi vous vous permettez de nous insulter en nous donnant des noms qui probablement vous conviennent plus sous tous les rapports qu'à mon compère et à moi, dit don Estevan d'une voix railleuse ; vous n'êtes qu'un chien d'étranger et pas autre chose, señor.

— J'exige des excuses, ajouta don Jose.

— Il en fera, dit don Estevan.

— Ah ! c'en est trop, s'écria le Prussien vert de rage, et je vais...

— Au premier mouvement que vous ferez pour sortir vous recevrez mon couteau dans les côtes.

— En même temps que le mien, ajouta don Jose.

Peters Batt hésita ; il connaissait les leperos mexicains, il savait que les deux personnages suspects qu'il avait devant lui ne se feraient aucun scrupule d'exécuter leur menace.

— Voyons, dit-il d'une voix conciliante, en essayant de refouler sa colère, peut-être ai-je été un peu vif et ai-je eu tort de vous parler ainsi que je l'ai fait, mais j'étais furieux, et ne savais trop ce que je disais ; en somme, je suis convaincu que vous êtes des caballeros très estimables, et je le déclare hautement.

— Il suffit, señor, dit don Estevan avec dignité, nous acceptons vos excuses, nous sommes des caballeros, seulement...

— Cela vous coûtera cent piastres, dit don Jose.

— Voilà, ponctua don Estevan.

(A SUIVRE)

Commencé le 1er Janvier 1882 — (No. 106.)

## LE TESTAMENT SANGLANT

### DEUXIÈME PARTIE

#### II

#### LES SOUVENIRS.

— Vous ne me remplacerez pas auprès de Clémentine ; mais vous me seconderez ; elle aura deux mères.

— Voilà, mon cher Claude, de quelle façon madame Edwige de Varni m'a installée auprès d'elle. On dirait sans cesse que c'est elle qui est mon obligée, qu'elle me remercie tout bas d'avoir bien voulu venir peupler sa solitude, m'associer à ses joies maternelles, la distraire des inquiétudes que lui cause l'absence de M. de Varni, embarqué depuis six mois sous les ordres du marquis de Bouillé, et exposé aux périls et aux fatigues d'une guerre lointaine...

« O Claude ! Clotilde n'est pas encore vengée ; il suffit de jeter un regard sur cet intérieur si calme, si heureux, sur ces deux enfants qui ont comblé toutes les espérances du vicomte, pour reconnaître que notre œuvre n'est pas même commencée : donne-moi tes ordres, et surtout, je t'en prie, ne me fais pas trop attendre, ne me laisse pas le temps de m'attacher à ces pauvres êtres qui n'ont rien fait de mal, qui m'aiment déjà, et que je finirais par aimer !

« Tu sais que j'ai du courage ; je ne pâlirai pas au moment d'agir... Adieu.

CLAUDE A JULIE.

« Baveno, novembre 1777.

« Julie, si j'ai bien compris les détails que tu me donnes, les lettres de Dominique Ermel, les fragments de correspondance d'Edwige avec Antoinette et du vicomte avec Dominique, M. de Varni, après quelques années de malentendus, de vagues soupçons, de sourdes inquiétudes qui avaient jeté une sorte de malaise et de désunion entre sa femme et lui, à retrouvé l'affection d'Edwige, et, avec cette affection, le bonheur et le calme.

« Pour rendre ce rapprochement plus doux et plus décisif encore, une petite fille (ange de paix et de pardon, comme il l'appelle) est venu sceller cette réconciliation, et faire croire au vicomte, tant le sourire d'un enfant a de magique puissance ! que Dieu pourrait lui pardonner ce que la terre semblait avoir depuis longtemps oublié.

« C'est donc sur Edwige et Clémentine que son bonheur repose. D'ailleurs, Elzéar nous est sacré, puisqu'il doit continuer cette race abhorrée, et que Clotilde a voulu que trois générations succombassent sous nos coups.

« Julie, rassemble donc ton courage ; c'est Edwige et Clémentine que tu dois frapper ; ou plutôt pourquoi frapper la mère ? que la fille meure, et la vengeance n'en sera que plus terrible ; la mère la suivra dans le tombeau, et elle aura le temps de souffrir.

« Tu es admirablement placée pour accomplir l'ordre que je te donne ; sans cesse auprès de cette enfant, tu peux épier le moment favorable. Tu n'as pas besoin de te hâter ; la guerre d'Amérique commence à peine, et M. de Varni ne reviendra sans doute que dans quelques années.

« Attends, si tu le veux, que la confiance que t'accorde madame Edwige soit devenue assez complète, pour que rien ne puisse t'entraver, quand le moment sera venu.

« Regarde, écoute, sois attentive : que l'implacable souvenir de Clotilde et mon inflexible volonté soient pour toi une double armure contre la faiblesse, l'hésitation et la pitié.

« Tu comprends, n'est-ce pas ? que l'arrêt est sans appel, et que si mon plan n'avait pas été tracé d'avance, je n'aurais pas eu la force de me séparer de toi !

« Adieu ! Jérôme se porte bien ; je t'embrasse sur sa joue, et je suis à toi pour toujours. »

JULIE A CLAUDE.

« Baveno, mars 1778.

« Oh ! je t'en prie, Claude, je te le demande à genoux : rétracte l'ordre affreux que tu m'as donné ; je n'aurais jamais le courage de l'accomplir.

« Tuer Clémentine !... frapper cette délicieuse enfant qui me sourit sans cesse, qui me tend ses petites mains, qui a appris mon nom presque aussitôt que celui de sa mère ! oh ! tu ne peux pas exiger cela !

« Je ferai tout ce que tu voudra : j'incendierai Maleraygues, je tuerais Edwige, je tuerais Elzéar, mais pas cette enfant ! Cette figure blanche et rose serait toujours là, devant moi, elle me poursuivrait dans mon sommeil, elle me rendrait folle !

« Tu ne peux pas vouloir que ta femme devienne folle, que ton fils entende dire un jour qu'il a une folle pour mère !

« Claude, tu ne sais pas ce que c'est que cette petite Clémentine ! Si tu la voyais, tu serais le premier à me dire de l'épargner !

« Notre bien-aimée Clotilde n'a pas pu exiger de nous un pareil crime... J'en suis sûre, si on lui avait dit : La première victime de cette vengeance héréditaire sera une enfant de trois ans, si jolie et si douce que l'aimer est un charme, et la regarder une joie, Clotilde serait retombée sur son lit, saisi d'épouvante, et ce testament cruel aurait expiré sur ses lèvres ! Je te le répète, Claude, je n'en aurai jamais le courage...

« Je suis mère aussi, moi, et si l'on venait tuer mon Jérôme, fût-ce une louve affamée, il me semble que je déchirerais avec mes dents et mes ongles la bête fauve qui essaierait de me prendre mon bien ! tuer Clémentine !... cette seule idée me consume...

« Ah ! je te le disais bien, il ne fallait pas me laisser le temps de connaître Edwige et sa fille ! Et puis, vois-tu, tu m'ordonne cela maintenant parce que tu es loin, parce que tu n'as devant les yeux que le souvenir des crimes du vicomte... mais ensuite, quand je paraîtrais devant toi, avec le sang de cette enfant sur le front, sur les mains, sur le cœur, partout... je te ferais horreur ! tu ne m'aimerais plus, et tu veux toujours m'aimer, n'est-ce pas ? ton amour t'est plus cher que ta haine ?...

« Tiens, pardonne-moi, ma raison s'égaré ; que serait-ce lorsqu'il faudrait agir et frapper ?

« Je t'en prie, écris-moi vite pour me donner un autre ordre ; je suis prête à tout, mais grâce pour Clémentine ! ou plutôt grâce pour Julie ! car je ne survivrais pas à cette enfant, et le bourreau ne pourrait se pardonner qu'en tombant à côté de la victime ! »

CLAUDE A JULIE.

« Baveno, mai 1778.

« Point de rémission, point de pitié ; c'est Clémentine qu'il faut frapper, et non point une autre. Clotilde le veut, et je te l'ordonne. Adieu. »

LE VICOMTE DE VARNI A EDWIGE.

« 3 mars 1729.

« Ma chère Edwige, j'ai reçu la lettre dans laquelle vous me racontez l'horrible danger qu'à couru notre Clémentine ; j'ai pâli, j'ai frissonné, comme si ce danger était encore présent... Mais non, elle est bien rétablie, n'est-ce pas ? Je la retrouverai comme je l'ai quittée, fraîche et rose ? Elle aura grandi, elle saura mon nom, elle aura ce jolii babil des petites filles, musique plus douce que celle du rossignol... Oh ! je ne puis me lasser de parler d'elle ! elle, c'est vous encore, et aimer Clémentine, c'est vous aimer deux fois !

« Je ne vous dirai rien de la guerre ; je réserve mes récits pour notre coin du feu et nos douces veillées de Maleraygues. J'ai eu le bonheur de me distinguer dans quelques rencontres, et je sais que M. de Bouillé, qui m'accorde une amitié sincère, a bien voulu faire passer mon nom sous les yeux du roi.

« Vous le comprenez, ma chère et bonne Edwige, je ne suis plus à l'âge où le bruit des armes enivre ; ce qu'il me faut, maintenant que j'ai payé ma dette au pays, c'est le repos, c'est cette paisible vie d'intérieur entre Elzéar, Clémentine et vous. Aussi ai-je profité d'une armistice pour demander à rentrer en France, et ce congé m'est accordé.

« Je pars dans quelques semaines, et dans quelques mois je serai auprès de vous.

« A bientôt donc, chère Edwige. En arrivant à Toulon, je vous enverrai un courrier pour vous désigner le jour où vous me verrez à Maleraygues.

« En attendant, chère, soignez-vous bien, soignez bien ces enfants qui me font vivre dans l'avenir, comme votre douce tendresse me rajouit dans le passé !

« Remerciez, de ma part, cette Stéphanie Durand dont vous me parlez avec une si affectueuse reconnaissance, et qui vous a secondée auprès de Clémentine. Clémentine ! j'étais bien sûr de finir par ce nom charmant, comme j'avais commencé par lui ! Ah ! c'est que j'ai pour cette enfant une tendresse que je ne saurais définir.

« Après les tristes dissidences, les malentendus qui nous avaient séparés, c'est Clémentine qui a été pour nous le gage d'une réconciliation que rien désormais ne peut plus ternir. Pour moi, elle est plus encore : j'ai toujours pensé qu'un homme assez heureux pour avoir une fille devait tôt ou tard voir ses fautes rachetées devant Dieu, parce qu'il a une médiatrice qui le purifie en priant pour lui !

« Edwige, conservez-moi bien Clémentine ! Elle est vous, vous êtes mes deux anges ; il me semble que vous n'êtes qu'un même être, une même âme, me confondant dans votre amour comme je vous confonds dans le mien ! »

CLAUDE A JULIE.

« Baveno, juillet 1779.

« J'apprends, par Dominique et par toi, que le vicomte de Varni est attendu à Maleraygues, dans les premiers jours de septembre : cependant rien n'est changé dans cette maison où je t'avais envoyée.

« Clémentine se porte bien ; Edwige est heureuse ; elle attend son mari, appuyée sur ses deux enfants ; quelques semaines encore, et M. de Varni rentre à Maleraygues, sans que rien y ait troublé le bonheur qu'il se flatte d'y trouver.

« Voilà donc, Julie, comment auront été exécutés mes ordres si tu crois que je le souffrirai ! Écoute.

« Je te le dis encore une fois, il ne faut pas que M. de Varni te retrouve à Maleraygues, et il faut que Clémentine soit morte, avant qu'il remette le pied dans sa maison.

« C'est dans ce but, dans ce seul but que je t'ai envoyée auprès de madame Edwige ; si tu me trahis, je te maudirai ; je me condamnerai à ne plus te revoir ; tu redeviendras pour moi une étrangère, une Stéphanie Durand, destinée à vieillir à Maleraygues, loin de Jérôme et de moi, près de ce vicomte, le bourreau de Clotilde, ton persécuteur et le mien.

« Mais non ; je ne dois pas même te laisser cette chance.

Décide-toi et agis ; sinon, ce sera moi qui me déciderai et agirai. Je partirai pour Maleraygues ; je tuerai Clémentine en plein jour puis je dirai au vicomte : je suis Claude Rioux ! Faites de moi ce que vous voudrez.

« Julie, voilà mon dernier mot . tu me connais assez pour savoir que ce n'est pas là une vaine menace, et qu'en refusant de m'obéir, tu me condamnes à mort, sans sauver Clémentine : maintenant choisis : Ta conduite m'apprendra si j'ai encore une femme, ou si Julie Thibaut n'est plus digne d'être aimée de Claude. »

DOMINIQUE A CLAUDE.

« Maleraygues, 16 septembre 1779.

« Malheureux ! vous l'avez voulu... Eh bien ! soyez content, ou plutôt, Claude, frissonnez d'horreur, de désespoir et d'épouvante. — « Choisis, disiez-vous à Julie, entre Baveno et Maleraygues, entre mon amour et cette enfant ; obéis, ou je ne te reverrai jamais ; que je sache si j'ai encore une femme, ou si Julie a cessé d'être digne de Claude. » — Eh bien ! vous êtes obéi, mais vous ne la reverrez plus ; Julie est restée digne de Claude, mais vous n'avez plus de femme.

« Une lettre de madame Edwige à Antoinette m'avait appris que M. de Varni était débarqué à Toulon, qu'il avait envoyé un courrier pour l'annoncer à Maleraygues, et que lui-même y arriverait hier 15 septembre.

« Madame Edwige, avec sa grâce et sa bonté ordinaires, nous invitait, Antoinette et moi, à venir l'aider à faire fête au vicomte et à partager la joie de ce retour ; en même temps, je recevais quelques lignes de Julie, où éclatait un trouble si effrayant, une douleur si poignante, qu'inquiet déjà de sa présence dans cette maison, je dus penser que vous lui aviez donné quelque ordre terrible, et que nous étions menacés d'un grand malheur.

« Cette idée me dominait tellement, que j'engageai Antoinette à ne pas m'accompagner à Maleraygues, sous prétexte que les routes des Cévennes venaient d'être dégradées par des orages, qu'Agricol ne pouvait pas interrompre ses études, que nous ne devions pas le laisser seul à Avignon ; en un mot, toutes les mauvaises raisons que l'on cherche quand on n'en a pas de bonnes. Elle parut un peu étonnée de mon insistance, mais elle s'y soumit avec sa douceur habituelle : aujourd'hui je bénis le ciel, qui m'a permis de la tenir éloigné de ce lieu où nous devions épuiser, en quelques minutes, tous les genres de terreurs et d'angoisses !

« J'arrivai donc seul à Maleraygues dans la journée d'avant-hier ; madame Edwige et ses enfants m'accueillirent comme si j'étais de la famille ; le vicomte était attendu pour le lendemain matin ; la petite Clémentine essayait une belle robe blanche qu'elle devait mettre pour l'arrivée de son père ; elle était si jolie ainsi que, par un bizarre pressentiment, mes yeux, en la regardant, se mouillèrent de larmes.

« Quant à Julie, elle était pâle et immobile comme une statue, et si madame Edwige avait été moins absorbée par l'idée de revoir M. de Varni, elle se serait certainement aperçue qu'il se passait quelque chose d'étrange dans l'âme de sa chère « Stéphanie Durand. »

« Toute la journée présenta cet étrange contraste : la joie des enfants, la joie moins bruyante, mais aussi vive, de madame Edwige, et la préoccupation silencieuse et profonde de Julie.

« Le soir, quand nous nous sommes retirés, Julie m'a prié tout bas de l'accompagner dans sa chambre, et, sans mot dire, elle m'a présenté votre dernière lettre. Je l'ai lue en frissonnant, et arrivé à la dernière ligne :

« Que comptez-vous faire ? ai-je demandé d'une voix tremblante. — Je n'en sais rien encore, m'a-t-elle répondu, demain Dieu m'inspirera peut-être ! » Et elle m'a fait un signe de la laisser seule : nous avions l'air de deux condamnés qui se voient pour la dernière fois, et ne trouvent plus même une parole pour se consoler. Je lui ai pressé la main et je suis sorti.

« Une seconde après, j'ai entendu des sanglots et des larmes ; j'ai regardé à travers la porte ; Julie était à genoux, prosternée devant un crucifix qu'elle tenait de Clotilde, et qu'elle avait porté à Maleraygues.

« Vous comprenez que, cette nuit-là, on a peu dormi sous ce toit ordinairement si paisible ; le lendemain matin (c'était hier), les cris joyeux d'Elzéar et les gazouillements de Clémentine ont rempli la maison avec les premiers rayons du soleil ; je me suis levé à la hâte, et je suis descendu dans le jardin ; madame Edwige est venue m'y rejoindre, puis Julie.

« J'ai observé celle-ci avec attention : au gonflement de ses paupières, au désordre de ses vêtements, aux traces de fatigue qui se trahissaient dans toute sa personne, il était facile de reconnaître qu'elle ne s'était pas couchée.

« Vous savez, Claude, combien ses cheveux étaient encore noirs et beaux ? Eh bien ! sous les ruches de son bonnet, j'ai très distinctement aperçu des tresses entières blanchies tout à coup par cette veillée terrible.

« Clémentine a couru à elle en l'appelant, comme de coutume : « Maman Stéphanie ! » Votre femme l'a prise dans ses bras, et l'a serrée sur sa poitrine avec tant de force, que la pauvre enfant n'a pu retenir un cri de surprise et d'effroi : « Voyez » cette bonne Stéphanie ! m'a dit à l'oreille madame Edwige ; « vraiment elle aime Clémentine presque autant que moi ; qu'il » trésor vous m'avez donné là, monsieur Dominique ! »

« D'après nos calculs, M. de Varni devait arriver à onze heures ; il en était neuf.

« Maintenant, Claude, je dois retracer ici quelques détails matériels, nécessaires à l'intelligence du récit que ma main tremblante est obligée de poursuivre.

« La route d'Alais à Maleraygues, par laquelle nous attendions le vicomte, s'arrête à un petit hameau nommé Roquemille, où commence une des nombreuses chaînes de collines et de montagnes qui forment les Cévennes. Arrivé à Roquemille, on s'enfonce dans un chemin de traverse qui serpente à travers une montée fort roide, et dont le point culminant est un plateau parsemé de quelques bouquets de pins, qu'on appelle le Pic-des-Chèvres.

« Du Pic-des-Chèvres on aperçoit, à une demi-lieue environ, le bâtiment irrégulier de Maleraygues avec ses deux tourelles à pignon, se détachant sur le fond vert sombre de ses massifs d'ormeaux et de châtaigniers. Le seul chemin praticable pour les chevaux et les voitures, qui conduit de ce plateau à Maleraygues au lieu d'y mener en droite ligne, fait un détour de près de deux heures.

« Mais, pour les chasseurs, les piétons et les gens pressés, il y a un sentier qui, de loin, ressemble à une écorchure au flanc de la montagne et qui va jusqu'au château ; il est dominé, à droite par de grands rochers granitiques, presque sans végétation ; à gauche il domine un talus large et glissant, dont la pente se termine en un immense ravin où coulent, à travers des touffes de juncs et de ronces, les eaux torrentielles et pluviales.

« Ce ravin, dont la profondeur épouvante, a reçu des gens du pays le nom de "Trou-du-Renard." »

« Comme pour dédommager un peu le regard de l'horreur pittoresque de ce site sauvage, de beaux églantiers, de belles plantes de gentiane bleue croissent sur les premières pentes de ce talus, et forment çà et là, autour du sentier de Maleraygues, une guirlande de fleurs sauvages.

« Le temps était si beau, que madame Edwige, sûre que son mari laisserait son cheval au Pic-des-Chèvres, et, pour arriver une heure plus tôt, prendrait le sentier de Maleraygues, nous a ordonné d'aller à sa rencontre.

« Nous nous sommes mis en marche ; et certes, quelqu'un qui eût vu s'acheminer ainsi notre petite caravane par cette belle matinée d'automne, n'aurait pu nous croire tous agités que par des pensées d'espérance et de joie.

« Elzéar, lesté et agile comme un daim, a pris les devants, en nous criant que, grâce à ses jambes de seize ans, il voulait être le premier à embrasser son père ; je donnais le bras à madame Edwige, qui, doucement émue, promenant ses regards autour d'elle, comme pour contempler ces rayons et cet azur si bien en harmonie avec la fête de son cœur, s'appuyait sur moi et avançait lentement.

« Julie nous précédait de quelques pas, donnant la main à Clémentine, qui sautillait, riait, gazouillait, et, de temps en temps, se retournait vers sa mère.

« Que je suis heureuse ! » me disait Edwige attendrie, en montrant alternativement cette délicieuse enfant, son fils Elzéar, dont la taille svelte et gracieuse se dessinait au loin sur la mince saillie du sentier, et, plus haut, ce plateau qui se détachait sur les brumes lumineuses de l'horizon, et où elle allait bientôt voir paraître M. de Varni.

« Pour moi, je n'avais pas la force de lui répondre, et il y avait des moments où je me sentais chanceler comme un homme ivre.

« Nous marchions ainsi depuis environ un quart d'heure, Julie et Clémentine nous précédant toujours, à la même distance ; Clémentine, voyant au bord du sentier un églantier encore couvert de ses roses et quelques grappes de gentiane fraîches comme des saphirs, a dit qu'elle voulait faire un beau bouquet pour son père.

« Là-dessus, la voilà butinant, cueillant à droite et à gauche ; et lorsqu'une tige était trop loin de sa main, priant Julie de venir à son aide ; et Julie, forte et intrépide, se penchait sur cet effrayant talus, pour atteindre les fleurs que lui désignait Clémentine.

« — Mais prenez donc garde ! lui a dit deux ou trois fois madame Edwige ; Stéphanie, si le pied vous glissait !... grand Dieu ! un malheur arrive si vite !

« Pendant qu'elle parlait, je regardais Julie : une ardente rougeur teignait ses joues, un éclat fébrile brillait dans ses yeux.

« Les minutes s'écoulaient ; mon cœur palpitait, en proie à une anxiété mortelle ; des gouttes de sueur froides perlaient sur mon front.

« Julie et Clémentine, toujours occupées à ramasser et à grossir le bouquet, se sont trouvées un instant derrière nous ; en cet instant même... Claude, aurai-je la force d'achever ?...

« Nous étions parvenus à dix minutes à peu près du Pic-des-Chèvres ; nous en distinguions parfaitement les groupes d'arbres clair-semés à travers les mamelons grisâtres.

" Elzéar avait depuis longtemps disparu derrière un de ces massifs. Il courait, dans la direction du hameau de Roquemille, à la rencontre de M. de Varni.

" De la hauteur où nous étions, nous apercevions sous nos pieds, à une grande distance, le Trou-du-Renard, qui prenait en cet endroit les sombres et effroyables proportions d'un de ces précipices si communs dans les pays de montagnes, où l'œil, attiré par les mystérieuses fascinations du vertige, croit voir des formes bizarres et fantastiques s'agiter dans l'ombre, au milieu des buissons, des flaques d'eau stagnantes et des quartiers de rocs détachés de leur base.

" Tout à coup, madame Edwige, qui n'avait pas quitté son bras, a poussé un cri de joie : à l'extrémité du sentier, du côté du Pic-des-Chèvres, deux hommes s'avançaient vers nous en agitant leurs mouchoirs ; déjà nous pouvions reconnaître la haute taille de M. de Varni et l'élégante tournure de son fils :

" — C'est bien lui ! c'est mon mari ! a dit madame Edwige ; Elzéar l'a rencontré, et ils nous reviennent tous les deux ensemble.

" Mais à peine avait-elle prononcé ces paroles, qu'un autre cri, un cri de détresse et d'horreur, a retenti derrière nous : nous nous sommes retournées en frissonnant... O Claude ! quel spectacle a frappé nos regards !

" Clémentine, sans doute en voulant ramasser une dernière rose d'églantine ou dernier brin de gentiane, s'était trop avancée sur le bord du sentier. La pauvre enfant avait-elle perdu l'équilibre ? Une main trop docile à vos ordres l'avait-elle poussée par derrière ? voilà ce que nous ne saurons jamais : ce que nous avons vu, c'est cette infortunée, cette douce et suave créature de cinq ans, entourée jusque-là de tant de tendresse et d'amour, glissant sur le talus où ses petites mains essayaient vainement de se retenir, puis, à mesure que la pente devenait plus roide, roulant avec une effrayante vitesse.

" Tout cela, vous le pensez bien, a été plus prompt que l'éclair ; madame Edwige n'avait pas eu le temps de sentir se se glacer le sang dans ses veines, que déjà son enfant, meurtrie, brisée, mise en lambeaux par la rapidité de sa chute et les aspérités des rochers, ne nous offrait plus qu'une informe masse blanche, emportée vers l'abîme comme un flocon de neige balayé par le vent. Mais ce n'était que la première scène de ce drame épouvantable.

" Julie, folle de douleur, de remords peut-être, s'était penchée sur le précipice, tendant ses bras à Clémentine, qui était déjà trop loin pour qu'elle pût la saisir... L'égarément et le vertige se poignaient sur son front ; les yeux fixés sur le corps de cette enfant dont les gémissements ne s'entendaient plus, sa raison et son âme semblaient emportées vers ce point blanc prêt à disparaître dans le gouffre : puis, quand tout a été dit, elle s'est élancée pour aller rejoindre celle qu'elle n'a pu ni épargner, ni laisser mourir seule.

" Oui, Claude, Julie, votre femme, votre bien-aimée compagne ; la mère de Jérôme, je l'ai vue à dix pas de moi, sans pouvoir la secourir, suivre dans l'abîme et dans la mort cette victime pour qui elle vous avait vainement demandé grâce.

" Affreux spectacle, qui sera éternellement à mes regards pour que tout mouvement de joie me soit désormais impossible !

" Malgré la vigueur avec laquelle Julie s'était élancée, elle avait rencontrée, à quelques pas au-dessous du sentier, une touffe de rosiers sauvages qui l'avait arrêtée un moment : elle pouvait se sauver encore ; j'ai couru à elle : forte et agile comme elle

l'était, il lui eût été facile de se cramponner à cette obstacle, de faire un effort pour remonter le talus et de s'accrocher à moi :

" — Non, non, m'a-t-elle dit : vous savez bien que je dois mourir ! dites à Claude que je l'aime toujours...

" Un instant après, elle disparaissait dans le précipice.

" J'étais si écrasé par cette double catastrophe, que je ne pensais même plus à Edwige : en me retournant, je l'ai vue assise sur un rocher. M. de Varni et Elzéar n'étaient plus qu'à cinq minutes de nous ; ils accouraient joyeux, n'ayant rien vu, ne sachant rien ; car du point où ils étaient, on ne pouvait apercevoir le Trou-du-Renard.

" Je me suis approché d'Edwige ; j'ai saisi sa main, elle était froide comme le marbre ; j'ai voulu lui parler, elle ne m'a pas répondu, et j'ai été d'autant plus effrayé, qu'elle ne versait pas une seule larme : ses yeux étaient secs et vitrés :

" — Madame, lui ai-je dit, vivez, revenez à vous ! il vous reste un fils, un mari ! les voilà qui arrivent ! il vous aimeront ; nous pleurerons ensemble l'ange que nous venons de perdre et qui prie pour nous dans le ciel !

" Même silence.

" M. de Varni et Elzéar n'étaient plus qu'à quelques pas, et, en nous voyant seuls, en désordre, une pâleur de mort répandue sur notre visage, ils commençaient à se sentir saisis d'une affreuse anxiété :

" — Clémentine ! où est Clémentine ? s'est écrié M. de Varni.

" D'un geste, Edwige lui a montré le gouffre ; puis ses mains se sont raidies ; ses yeux encore ouverts sont devenus sans regard ; elle s'est affaissée sur elle-même. M. de Varni et Elzéar ont tendu les bras pour la soutenir : leur bras n'ont plus rencontré qu'un cadavre.

" Ainsi Edwige est morte quelques minutes après Clémentine et Julie : votre haine impitoyable a déjà fait trois victimes : êtes-vous content ?

" C'est seulement quelques heures après, quand le vicomte a été en état de m'entendre, que j'ai pu lui raconter ce qui s'était passé.

" Vous pouvez juger ce qu'a été notre retour à ce château de Maleraygues où s'abritait, quelques heures auparavant, tant de bonheur et d'espérance.

" Les métayers de M. de Varni sont allés chercher le corps de madame Edwige. Ensuite, à l'aide de herches et de cordes, ils sont descendus dans le Trou-du-Renard, d'où ils ont rapporté les restes mutilés et méconnaissables de Clémentine et de Julie.

" C'est moi qui ai présidé aux funérailles de ces trois êtres si aimables, frappés tous trois du même coup. Le curé de Roquemille les a célébrées sans faste et sans pompes, au milieu du concours des habitants du village et des fermes voisines.

" Pour chacun de ces pauvres gens, Edwige avait été un ange de charité, de grâce et de bonté ; Clémentine, citée dans tout le pays pour sa gentillesse, étaient le sourire et la joie de ces foyers rustiques : Julie avait eu le temps de se faire aimer comme une digne sœur d'Edwige, comme une seconde mère de Clémentine.

" Tout le monde pleurait ; le vieux curé à voulu parler ; mais les sanglots ont étouffé sa voix, et il n'a trouvé un peu de courage que pour réciter les sublimes prières de l'Église, cri des immortelles espérances poussés du sein de la mort.

" Après la cérémonie, je suis venu retrouver le vicomte : la douleur l'a dompté : ce n'est plus ce grand seigneur que nous



avons connu si superbe et si fier, c'est un homme vieilli en un jour et courbé sous la main de Dieu. Quant à Elzéar, sa douleur foudra l'âme, mais il n'a que soixante ans, et, à cet âge, on se console.

— Adieu, Claude, il me semble que notre correspondance doit se terminer ici, au moins pour quelque temps. Qu'aurions-nous maintenant, vous à ordonner, moi à vous apprendre? Nous reverrons-nous encore en ce monde? Non, il vaut mieux ne plus nous revoir."

Telle fut la lugubre histoire que Claude et Dominique déroulèrent dans leur long et mélancolique entretien.

Sept ans s'étaient passés depuis la catastrophe de Maleraygues. Après l'affreuse journée du 15 septembre, le château de Maleraygues était devenu odieux au comte de Varni.

Il voyagea pendant quelques années avec Elzéar, dont les qualités aimables étaient désormais sa seule consolation: M. de Varni avait fait avec distinction les premières campagnes de la guerre d'Amérique; il s'y était lié avec quelques hommes éminents de cette époque, et lorsqu'au retour de ses voyages, il s'arrêta à Paris pour présenter Elzéar à Louis XVI et à la reine, l'accueil qu'il reçut était de nature à flatter son vieil orgueil; mais le malheur, en brisant cette âme superbe, ne lui avait laissé de force que pour souffrir.

La douleur, dans les cœurs souillés et coupables, a cela d'horrible, qu'elle ne garde que ses aspects sombres, solitaires, désolés. Elle manque de ce côté humain, affectueux, attendri, qui rattache l'affligé à la grande famille de ceux qui pleurent, et absorbe, pour ainsi dire, l'affliction individuelle dans cette communauté douloureuse où les fardeaux s'allègent en se partageant, et où le Dieu qui frappe est aussi le Dieu qui console.

Dès les premiers chagrins ressentis par M. de Varni pendant les années qui suivirent son mariage, une superstition instinctive avait ramené sa pensée vers les orages et les crimes de sa jeunesse, et lui avait représenté Edwige comme destinée à venger Gaston et Clotilde: lorsqu'un même moment lui eût enlevé sa femme et sa fille, cette idée lui revint avec plus de force. Il crut voir apparaître le doigt de Dieu dans l'épisode du sentier de Maleraygues. Ses remords se réveillèrent, et, pour rendre ses douleurs plus vives, se confondirent avec elles.

Aussi sa tristesse avait quelque chose de morne et de sombre, qui causait plus d'effroi que de pitié, la société lui était à charge, la solitude l'épouvantait. Son fils même était quelquefois pour lui un sujet de vagues alarmes: il se demandait si cet aimable et brillant jeune homme, dernier espoir de sa solitaire vieillesse, échapperait à la fatalité qui semblait peser sur tous ceux qu'il aimait.

On le voit, Clotilde était trop bien obéie: rien ne manquait au châtimement de son bourreau.

Enfin, après cinq ans d'absence, le vicomte, las du monde, fatigué des voyages, dégoûté de Paris et de la cour, dont le bruit et l'éclat ne réussaient pas à le distraire, était revenu à Avignon, et bientôt il avait marié son fils à une jeune personne appartenant à une des plus nobles et des plus riches familles du pays, mademoiselle Adrienne de Flassan.

Cette union semblait devoir être heureuse, et au moment où se sont ouverts mes Mémoires, Adrienne, arrivée au terme d'une grossesse, ranimait dans le cœur de son beau-père ces idées d'avenir, ces espérances de famille, longtemps étouffées par les bagrius.

Dominique eut bien vite mis Claude au courant de ces diverses circonstances. Il lui parla aussi du mariage d'Agricol et d'Adeline, de leurs mutuelles tendresses, du bonheur que ce surcroît de famille, promettaient à sa vieillesse.

A son tour, Claude lui raconta comment il avait passé les sept ans qui s'étaient écoulés depuis l'horrible drame de Maleraygues.

En apprenant la mort de Julie, la douleur qu'il avait ressentie, loin de désarmer sa haine pour le vicomte, l'avait rendu plus ardent encore.

S'occupant seul de l'éducation de Jérôme, à mesure que cet enfant grandissait, il lui faisait respirer cette haine dans chacune de ses leçons. Il entretenait sa jeune imagination des tragiques scènes au bord du Rhône, du pavillon de Mignard, des dix mois passés par lui aux galères, et de la mort de Julie, dont il faisait aux yeux de son fils, une conséquence des crimes de M. de Varni.

Jérôme, trop jeune au moment où sa mère l'avait quitté pour garder d'elle un souvenir, avait éprouvé, quelques années plus tard, ce sentiment triste et bizarre, cette tendresse posthume et rétrospective, qu'éprouvent les orphelins pour les parents qu'ils n'ont point connus.

Ce sentiment auquel les souvenirs de Jérôme ne pouvait donner une forme, se confondit pour lui avec l'image du vicomte, qu'il détesta de tout l'amour qu'il ne pouvait plus avoir pour Julie.

(A CONTINUER).

## INFORMATIONS

Les éditeurs sont en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1<sup>er</sup> Janvier et même la file complète (brochée) de la dernière aux conditions ordinaires. Voyez les conditions d'abonnements.

AVIS. — Depuis quelques semaines, beaucoup de nos souscripteurs ne se donnaient pas le trouble de faire enregistrer les valeurs qu'ils désirent nous faire parvenir, et la conséquence de cette négligence est que bon nombre d'entr'elles ne nous sont jamais parvenues. Pour obvier à cet état de chose, nous prions nos abonnés de nous faire parvenir ce qu'ils nous doivent au moyen de MANDATS-POSTE ou par LETTRE ENRÉGISTRÉE.

En aucun cas, nous ne serons responsables d'aucune perte de ce genre, excepté si l'envoi a été fait tel que ci-dessus indiqué.

LES ÉDITEURS.

### " LE FEUILLETON ILLUSTRÉ "

PARAIT TOUS LES JEUDIS

#### CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois  
 UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50  
 Payable dans le cours des trois derniers mois:  
 UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

#### A L'ÉTRANGER: STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

3110 198, B. de P., Montréal.

N<sup>o</sup> 17 rue Ste Thérèse